

PRIX DE L'ABONNEMENT

payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.
— 11 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.
Département du Rhône, 24 fr.
Hors du département, 22 fr. pour
l'année, et dans les théâtres,
20 c. par an.



L'ARTISTE

en province,

(ENTR'ACTE LYONNAIS),

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrés gratuitement aux Abonnés.

L'ARTISTE,

Journal petit in-folio, imprimé avec luxe; Table et Couverture;

Formant un beau volume Album à la fin de l'année;

Paraît tous les Dimanches, et se vend dans les Théâtres

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 51; — chez Guymon, libraire, rue Lafont, 26; — chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6; — et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris, à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de la Bourse, et dans les départements, chez tous les directeurs des Postes. — Affranchir les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à Lyon, au Bureau central, rue de l'Arbre-Sec, 51. — Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

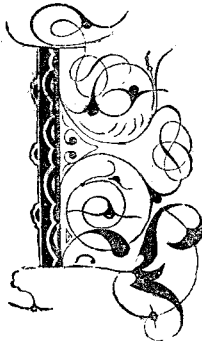
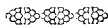
A nos Abonnés.

Nous pouvons annoncer à nos abonnés deux morceaux de musique importants: le premier, écrit pour le violoncelle, par M. GEORGES HAINL; le second, que nous devons à l'obligeance de M. ALEXANDRE BILLET, contiendra des études pour piano, composées spécialement pour l'Artiste. Ces deux morceaux paraîtront prochainement.

Dimanche prochain nous publierons une romance, musique de M. Rozet.

Quatre portraits d'artistes viennent aussi d'être confiés aux crayons habiles de peintres de talent: ce sont les portraits de MM. Alexandre Billet, Cherblanc et Audran: on sait que ce jeune chanteur nous quitte pour l'Opéra-Comique. Avant son départ, nous aurons de lui une de ses plus jolies romances. Enfin, le portrait de Mad. Miro-Camoin, le plus charmant de tous, sans contredit, et que nous désirons depuis longtemps.

M. Ruotte, le musicien érudit, destine également à l'Artiste deux mélodies comme il sait les faire; et tout cela cependant ne sera pas notre dernier mot: nous avons certains projets et des espérances dont nous entretiendrons bientôt nos lecteurs.



es premiers, à propos des rayons ardents du soleil, nous avons signalé l'état fâcheux où se trouvaient les tableaux des grands maîtres, dans les salles du Musée St-Pierre; nous en avons appelé au conservateur, et, au besoin, aux autorités chargées d'un contrôle plus absolu. Aujourd'hui, la presse lyonnaise s'occupe des autres causes de détérioration dont nous avions aussi à cœur de nous inquiéter. Avant de formuler nos idées à cet égard, citons, pour éclairer nos lecteurs, l'article d'un journal de cette ville, le Rhône; nous discuterons ensuite, et notre tour viendra de développer et nos opinions

particulières quant au procédé à appliquer pour remédier au mal signalé, et nos observations en ce qui touche le degré de gravité des choses. En attendant, voici l'article, qui servira de préliminaire à notre numéro de dimanche prochain:

« Il ne suffit pas de dépenser beaucoup d'argent pour réunir des tableaux dans les galeries du Palais St-Pierre, mais il importe beaucoup de veiller avec soin à la conservation de ces chefs-d'œuvre de peinture.

« Le Musée possède beaucoup de tableaux anciens dont la destruction est imminente. Aux uns la toile se fuse; à d'autres, peints sur bois, les panneaux sont vermoulus; quelques-uns sont voilés par plusieurs couches de vieux vernis superposés, qui, bien plus que l'âge, en obscurcissent le coloris et en multiplient les craquelures.

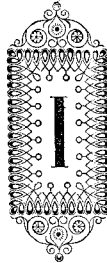
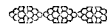
« Or, la conservation des tableaux dans cet état de dépérissement ne peut être qu'une restauration complète, mais non pas dans le sens qu'y a attaché un journal de cette ville: suivant ce journal, restaurer, ce serait repeindre pièce à pièce, retoucher le tableau d'un maître; aussi a-t-il eu raison, lorsqu'il adoptait cette signification, de dire que pareille idée n'avait pu passer que par la tête d'un charlatan ou d'un homme entièrement étranger aux arts: en effet, quelque habile que fût l'artiste restaurateur, il ne reproduirait pas, à coup sûr, la touche originale de l'auteur, et le tableau, au lieu d'être restauré, serait détérioré.

« Ce n'est pas ainsi que nous entendons la restauration d'un tableau. Lorsqu'une toile se trouve chancie, que les panneaux d'un tableau sur bois sont vermoulus, ou enfin qu'il existe une cause prochaine de destruction, on doit restaurer le tableau par les procédés nouveaux employés avec succès dans les galeries de Florence, de Dusseldorf et

de Paris, procédés communiqués par les Italiens qui s'en servent depuis longtemps et avec lesquels ils conservent à la peinture son éclat, sa jeunesse, son originalité et jusqu'à ses plus légers glacis.

« Une autre restauration, aussi nécessaire et qui demande la même intelligence, est celle qui consiste à enlever la croûte noircie qui couvre certains tableaux et qui en masque les finesses et les beautés, non pas en corrigeant des teintes que l'âge a rendues vénérables, si le tableau est intact, ou en attaquant çà et là les parties du clair-obscur, et en voulant corriger le dessin suivant le style des écoles modernes. Pour de telles profanations, il n'y aurait pas assez d'anathèmes. Nous n'insisterons pas davantage sur ce point.

« Il n'y aurait point à se laisser arrêter par la crainte de ne pas trouver des artistes capables d'entreprendre ce travail urgent et même économique, puisqu'il a pour but d'empêcher le dépérissement des tableaux de prix, tels que la superbe composition du Pérugin, le sacrifice d'Abraham d'André del Sarto, la pluie d'or du Tintoret, qui seraient bientôt perdus pour nous, comme la jolie tête de femme du Titien. Nous avons ici des hommes habiles en ce genre de travail, dont la vie s'est presque entièrement écoulée dans les ateliers et les galeries de peinture; il serait facile d'adjoindre à M. le conservateur les peintres-restaurateurs nécessaires à l'entretien de notre belle collection. »



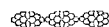
Il existe à Lyon la collection la plus curieuse et la plus rare que notre ville ait jamais possédée. Cette collection, qui appartient à M. D. P. qui y a consacré toute sa vie, est à vendre. Le croirait-on cependant? cette réunion de ce que l'art, dans tous les genres, a produit de plus pur et de plus beau, cette collection unique menace, faute d'acheteurs, d'aller à Paris. On ne peut pas laisser se consumer un pareil malheur.

Nos autorités municipales se feront un devoir de conserver à la ville de Lyon des richesses inestimables qui ne peuvent se retrouver nulle part, que le goût exquis et la patience d'un homme de mérite a rassemblées à grand-peine et avec le temps. L'occasion est belle pour ouvrir dans notre Musée une salle consacrée aux collections du genre de celles que nous signalons.

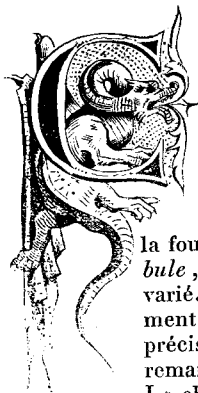
Nous n'avons pas la prétention de la faire connaître, mais les amateurs savent qu'elle se compose des antiquités françaises de toutes les époques: elle est riche surtout en émaux, dont il serait impossible de trouver ailleurs une aussi riche réunion; en manuscrits peints et ornés, en livres les plus rares, en armes, meubles, bijoux, ustensiles, toilettes, tissus, dentelles, etc.; mais nous insistons spécialement sur les émaux, les manuscrits et les armes, qui sont de la plus haute curiosité et d'un travail exquis.

Cela compléterait à merveille les éléments artistiques que renferme déjà le musée Saint-Pierre; il serait très honorable pour notre ville de comprendre et d'aimer assez l'art pour garder au nombre de ses propriétés publiques ce qu'un Lyonnais a créé. Une collection est une création; et puis ce serait aussi un point de départ. Bon nombre de possesseurs de collections seraient parfaitement disposés à les donner après eux à la ville, mais ils ne le feront qu'autant que la ville commencerait à acheter et à avoir un fonds.

Du reste, ce qui fait le prix de tous les chefs-d'œuvre qui appartiennent à M. D. P., c'est la conservation des objets, leur fraîcheur surprenante; tout est intact, pur, de premier choix. Une pareille occasion perdue ne se retrouverait plus, et nous augurons trop du bon goût de nos autorités municipales pour garder au milieu de nous ce que Paris nous enlèvera indubitablement, si l'on ne se décide, et si l'on ne se hâte. Abandonner à d'autres ce qui devrait rester chez nous, ce serait plus que fâcheux, ce serait humiliant.



GRAND-THÉÂTRE.



CONSIGNONS les faits, nous discuterons dimanche prochain.

Toute la semaine a été consacrée aux Allemands. Une grande scène de la *Flûte enchantée* de Mozart; *Une Nuit à Grenade*, charmant opéra de Conradin Kreutzer, et dont le 1^{er} acte surtout est délicieux; le *Freischutz* de Weber, qui ne ressemble pas du tout à notre *Robin des bois*, et qui a attiré la foule aux représentations des Allemands; la *Somnambule*, de Bellini: tout cela constitue un répertoire très varié. Tout le 1^{er} acte du *Freischutz* a été admirablement exécuté par les chœurs qui marchent avec une précision, un sentiment des nuances exquis, une justesse remarquable. Pourquoi n'avoir pas chanté ainsi *Fidelio*? Le chœur si populaire des *Chasseurs* a eu les honneurs du *bis*. Quant aux solistes, ils sont restés les mêmes,

et, si j'en excepte Mad. Eichfeld dont la voix est fraîche et bien timbrée, je persiste à croire que les autres n'existent que pour la forme.

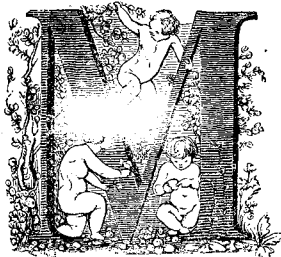
Mlle Caroline Beaucourt a débuté dans la *Sylphide*. Elle éprouvait une grande peur, cette pauvre sylphide, elle était très émue; mais le succès de sa première soirée cependant n'a été contesté par personne, et tout porte à croire que Mlle C. Beaucourt réussira. En effet, sa danse a de la distinction et beaucoup de réserve, ses poses sont gracieuses; elle a du nerf, de l'aplomb, de l'école, mais quelquefois aussi peu d'exécution. Ses mouvements sont voluptueux, souples, bien arrondis; tout chez la débutante a un charme réel, et le seul reproche qu'on puisse lui adresser c'est de manquer un peu d'élévation et de légèreté. Les deux débuts suivants nous permettront de développer davantage notre critique. En attendant, on peut, sans se compromettre, donner à Mlle Beaucourt droit de bourgeoisie et de séjour parmi nous.

J'ai remarqué plusieurs choses cette semaine, que je ferai tout aussi bien de dire tout de suite: d'abord, l'affiche qui annonçait la représentation du *Freischutz*. Avez-vous remarqué qu'au 5^e acte on devait jouer d'un feu d'artifice? C'est bien de Weber qu'il s'agit, c'est bien sa musique qui est un chef-d'œuvre, ce sont bien les choristes allemands que nous vous prions de venir entendre; venez: parce qu'au 5^e acte nous vous donnerons un feu d'artifice! Faites donc des chefs-d'œuvre pour inspirer des affiches pareilles!

J'ai remarqué aussi que, dans la *Sylphide*, la foule des sylphides s'abstenait de porter des souliers de satin blanc: les unes en chaussent de blancs, celles-ci les ont noirs, d'autres de couleur; et avec tout cela, ces dames dansent avec un aplomb remarquable. Et le maître des ballets, à quoi pense-t-il donc?



A-PROPOS DU THÉÂTRE DES CÉLESTINS.



MARDI ALBERT est partie de Lyon, emportant avec elle quelques billets de banque, ses qualités et ses défauts. Maintenant que l'on n'aurait pu nous accuser de vouloir nuire en quelque chose aux recettes, nous étions bien décidés à faire rude guerre au jeu trop insuffisant de M. Albert qui toutefois s'intitule *artiste du Théâtre-Français*, n'en déplaise à M. Jules Janin; mais le fait, suivant nous, détermine à l'indulgence.

Mardi dernier, le couple Provence faisait la conduite au couple Albert s'éloignant de notre ville; l'ex-directeur des théâtres de Lyon, en compagnie de l'ex-utilité du Théâtre-Français (M. Albert), faisait voler à l'aventure son char de voyage; les deux dames suivaient modestement dans une chaise de poste. Or, vous savez tous que M. Provence a constamment joué de malheur avec ses pensionnaires quadrupèdes: dernièrement son vilain singe, après avoir mutilé divers amis de la maison qui lui faisaient fête, faillit le dévorer à son tour, et fut brûlé vif; aujourd'hui, c'est Catherine, l'innocente jument des théâtres, c'est Catherine, cette docile créature dont l'un des collaborateurs de l'*Artiste* a spirituellement chanté les vertus civiles, politiques et morales, c'est Catherine qui, sous le frivole prétexte d'une terreur panique, s'insurge contre son directeur et le jette à terre. Le char a été renversé, brisé, et les deux honorables voyageurs se sont trouvés douloureusement froissés. Un moment l'alarme fut grande aux coulisses, on ne parlait de rien moins que de dangers de mort; mais il paraît fort heureusement que les effets d'optique avaient beaucoup grossi les objets vus à distance: nos infortunés en sont quittes pour quelques contusions. Toutefois, cette dangereuse chute *en société* ne serait-elle pas d'assez triste augure pour MM. Albert et Provence, relativement à certains projets que nous ne spécifierons pas davantage?... Mais rassurons-nous: l'ex-directeur de nos théâtres est l'homme aux accidents; aujourd'hui à terre, demain vous le verrez parfaitement ferme sur ses jambes; rien ne l'effraie, ses volontés sont tenaces; il a, Dieu merci, une tête de Provence. Ceci

tient peut-être au poste qu'il a longtemps occupé: voyez presque toutes nos directions des théâtres de Lyon; elles ont, comme les fonds de l'Etat, comme les trois-six, comme les huiles, leurs moments de hausse et de baisse; elles se couchent à terre, et se relèvent fièrement comme Polichinelle; vous prononcez sur elles le sacramentel *Requiescant in pace*, et, grâce à des circonstances étrangères, grâce surtout aux capricieuses fluctuations d'un public tour-à-tour exigeant jusqu'à l'injustice et débonnaire jusqu'à la simplicité la plus prononcée, elles ressuscitent pour s'agiter de plus belle, sans qu'il y ait vraiment rien de leur faute dans ce dernier résultat. Un seul directeur, celui qui fit le plus pour l'art à Lyon, M. Lecomte, tomba jadis sans pouvoir se relever: des ligues ennemies ne lui en laissèrent pas le temps. Pauvre M. Lecomte, vous méritiez mieux!

— Oh! mais, tout doux, mon camarade! arrêtez-vous un peu. Si vous continuez à caracolier ainsi que la jument Catherine, il n'y a pas de raison pour que, de chute en chute, vous ne nous fassiez tomber de M. Lecomte à l'origine de nos théâtres, et de là au déluge. Revenez à votre point de départ, et dites-nous si du côté des Célestins vous ne voyez rien de nouveau paraître.

— J'aperçois la rentrée de Mad. Thibaut dans la *Grâce de Dieu*, et le public applaudit fort, disant: Cette artiste est bien préférable à Mad. Albert, sous la touchante figure de *Marie*.

— Que voyez-vous encore?

— A la porte du théâtre, je vois une affiche haute deux fois comme le nain Mathias Gullia: elle annonce le bénéfice de Mlle Minié; mais parce que l'on a eu le soin peu généreux d'établir ce bénéfice en concurrence avec une représentation de la troupe allemande au Grand-Théâtre, les banquettes de la salle des Célestins sont en partie dégarnies.

Sur la scène on donne le *Bon moyen*, pièce en un acte, du théâtre du Vaudeville. Deux jeunes hommes, l'un avocat et l'autre docteur en médecine, se disent amis et aspirent tous deux à la main d'une jeune fille: le premier, plein de dissimulation, fait la cour à la mère et ne s'occupe presque point de la fille; le second, beaucoup plus franc, s'attache exclusivement aux pas de la fille et néglige absolument la mère. Qu'arrive-t-il? cette dernière finit par se persuader que l'avocat soupire pour elle, et se dispose à lui accorder la faveur de son union: le docteur épousera celle qu'il adore; mais la jeune fille n'éprouve de tendresse que pour celui qui semble la dédaigner, et l'avoue à sa mère. De son côté l'avocat voit qu'on s'est mépris sur ses intentions véritables et se dispose à partir, après avoir toutefois desservi autant que possible son ami le docteur. Sur ces entrefaites arrive une lettre de l'oncle de l'avocat, qui demande pour celui-ci la main de la demoiselle: tout s'éclaircit; le docteur, croyant servir les vœux de son futur beau-père, rend à son caractère le plus beau des témoignages, et finit par comprendre qu'on l'a joué, bafoué.

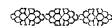
Ce petit ouvrage repose sur une donnée heureuse, mais quelquefois mal exploitée; la conduite des deux jeunes gens touche souvent à l'idiotisme; et d'ailleurs les auteurs sacrifient le personnage, qui seul intéresse, à celui qui ne soulève en sa faveur aucune sympathie. De ce que cela se retrouve trop souvent dans la société, ce n'est point une raison pour le reproduire dans un vaudeville qui vise à laisser des impressions agréables.

Le *Bon moyen* est bien joué par M. Alexandre, par Mlle Levasseur et par Mad. Faivre. Dans le rôle du docteur, le jeune artiste M. Sommereux a montré que des créations de quelque valeur et plus fréquentes lui manquaient seules pour mettre en relief ses heureuses dispositions. La manière brillante dont fut créé par lui le rôle de *Trim*, avait déjà fixé l'opinion publique sur l'avenir de M. Sommereux.

— N'apercevez-vous plus rien?

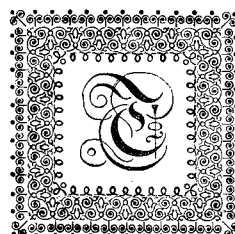
— Si, vraiment: je vois encore *Fabio le Novice*, drame avec prologue en cinq actes et six tableaux, et le *Tyran d'une femme*, vaudeville en un acte. Mais les objets m'apparaissent ternes, lourds et confus. Peut-être puis-je dire avec Mlle *Prudence*: le fluide magnétique manque, et le public est fatigué. Assez parlé de théâtres, pour une fois; si les deux ouvrages sus-nommés sont encore au répertoire la semaine prochaine, ce qui est peu probable, nous en reparlerons. Jusque-là, bonne chance!

P. S. On annonce pour cette semaine les représentations d'un jeune artiste parisien, M. Laferrière, dont le mérite est déjà connu à Lyon: nous ne doutons point pour lui d'un succès populaire.



Lettres Lyonnaises.

IV.



S'U sais que nous possédons ici deux théâtres. — D'après l'importance de notre ville, tu pourrais peut-être penser que l'art y est en haute vénération, et qu'il ne reste plus qu'à brûler un quotidien encens aux pieds des desservants du temple. — Malheureusement il n'en est rien: l'art théâtral est à Lyon la proie des welches, des usuriers et des vendeurs.

Il fut un temps, — trop loin de nous déjà, — où les partitions de nos grands maîtres étaient rendues avec verve, avec ensemble, avec intelligence; — où l'opéra comique, — moins ambitieux que le grand opéra,

— était joué et chanté avec esprit et gaieté ; — où la comédie et le drame avaient de dignes interprètes ; — où le ballet ne se réduisait pas seulement à quelques tristes pas de deux, mais où il offrait ce luxe, cette animation, cette variété qui en sont l'âme et la vie.

Alors on trouvait au théâtre des soirées pleines de charme ; — une société nombreuse et brillante remplissait les loges et les galeries : — il y avait là des jouissances assurées pour l'esprit comme pour les yeux ; — une tourbe de claqueurs n'imposait pas au public de grossiers et inintelligents applaudissements ; — la médiocrité et le cabotinage ne trouvaient pas, comme aujourd'hui, asile et protection auprès de notre public, qui aurait droit cependant d'être exigeant.

Mais il est vrai que le public, qui peuple aujourd'hui nos théâtres, en est arrivé à un degré de débonnairé vraiment fabuleux : il bat des mains à toutes les incapacités qu'on lui jette en pâture ; — des chanteurs et des comédiens, dont se contenteraient à peine Carpentras ou Crémieu, trouvent chez nous des admirateurs, — la *claque* aidant. — Pour peu que cette indulgence continue de la part du public, ceux qui ont encore quelque sentiment de l'art pur et vrai en seront à désirer des troupes de quatrième et cinquième ordre. — Je ne sais pas même si M. le directeur ne devrait pas quelques appointements à une certaine partie de son public, laquelle est, sans contredit, un de ses comparses les plus utiles, et qui s'acquitte avec bonheur et sang-froid des rôles dits à *queue-rouge*.

Pour l'instant, le grand opéra est indignement mutilé : à côté de quelques premiers rôles rendus assez convenablement, il faut se résigner à entendre d'étranges médiocrités ; — quant aux chœurs, ils sont, depuis quelque temps, tombés au-dessous du médiocre. — Voici déjà un an que les *Huguenots* n'ont pu être exécutés une seule fois de manière à être applaudis ; — il en est de même de plusieurs autres partitions importantes auxquelles il a fallu renoncer, faute d'interprètes. — L'opéra comique est complètement abandonné et livré aux doublures ; — le ballet n'existe pas ; — le drame et la comédie tombent dans la charge et la parade. — Depuis dix-huit mois pas une nouveauté saillante n'a été montée : de là le répertoire le plus usé et le plus monotone qui se puisse voir. — L'art n'a pas fait un pas ; l'orchestre marche au pas de charge, comme une musique militaire : plus de nuances, plus de délicatesse, plus de verve ; — mais du bruit, beaucoup de bruit. — En somme, notre grand théâtre perd de jour en jour de sa valeur et de son influence, — notamment sur la société riche et élégante, qui a pris le parti de rester chez elle ; — et vraiment nous ne saurions trop l'approuver.

Quant au petit théâtre, on ne saurait croire combien est pauvre et triste son répertoire. — Et cependant il y a à Paris dix théâtres de vaudeville où se jouent quelques pièces spirituelles, amusantes et de bon goût : — ce sont précisément celles-ci qu'on se garde bien de choisir, soit par manque de tact, soit parce que les acteurs manquent pour les jouer convenablement. — Par contre, on monte les pièces les plus grivoises, pleines de grossiers lazzi et d'un goût plus que douteux, — qu'on stéréotype sur l'affiche des mois durant : — c'est au point qu'on a trouvé le moyen de se passer de tout le répertoire d'Arnal, — répertoire le plus spirituel, le plus varié et le plus amusant de notre temps, — le public n'ayant point demandé le remplacement de l'acteur Breton, qui fait aujourd'hui les délices du Vaudeville à Paris. — Et qu'on dise que notre public n'est pas le meilleur..... public de France et de Navarre.

D'où vient donc cette décadence de nos théâtres ? Nous vous l'avons déjà dit : c'est depuis que des welches, des usuriers et des vendeurs se sont faits directeurs de théâtre.

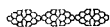
Un jour vint où un artiste de mérite, plein d'activité et d'intelligence, prit en main les rênes de nos deux théâtres : il comprenait les exigences de l'art, et il lui fit de nombreux sacrifices. Quelques mille francs vinrent à manquer à cet homme : personne ne vint à son secours, et cet homme perdit là une grande partie de sa fortune, et le public un excellent directeur.

Plus tard, un homme fort versé dans le maniement des décors fut choisi pour conduire la barque théâtrale : grâce à quelques circonstances heureuses, à quelque habileté, il arriva à assez bon port, sans avoir eu cependant trop recours à l'art, — qu'il traitait assez cavalièrement, — lui préférant de beaucoup, — disait-il, — le métier et le cabotinage : — or, par ces mots, il faut entendre un répertoire au hasard, — une vie au jour le jour, — l'alliage des éléments artistiques les plus bizarres et les plus incompatibles, — un opéra et des danseurs de corde, — un ballet et les tigres de Carter, — les premiers saltimbanques de passage venus, et une comédie, — enfin l'art de *faire une affiche*. — Le public se laissa prendre pendant quelque temps à ces innovations, et notre directeur s'en trouva bien ; — ajoutez qu'il écoutait religieusement les inspirations d'une Egérie, qui ne fut pas sans influence dans les affaires théâtrales, — Egérie que nous pourrions appeler Cotillon 1^{er}.

Mais nos théâtres ne pouvaient marcher longtemps dans cette route périlleuse ; — on comprit qu'il fallait à notre public quelque chose de plus grave et de plus sérieux, et qu'il était las de ce gaspillage de l'art : — un autre directeur fut choisi.

Vous dire par quelle série de vicissitudes et de misères nous sommes arrivés à l'état de choses présent, — je ne l'essaierai pas. — A quoi bon dresser ce long catalogue de maladresses et d'incapacités de tout genre ? — Il faudrait vous peindre un caissier continuellement aux abois ; — des nuées de prêteurs et d'usuriers se ruant sur les recettes de chaque soir ; — les artistes refusant d'entrer en scène, faute de paiement ; — que sais-je ? enfin les plus misérables épisodes qui se soient vus dans nos théâtres, — dont les artistes de talent sont victimes, — et qui ne laissent pas de donner au public une bien triste idée de la valeur administrative du directeur.

Il est vrai qu'il y a là encore une influence féminine : — cette influence, nous l'appellerons Cotillon II. — Hélas ! oui, — les palmes administratives de Cotillon 1^{er} empêchaient depuis longtemps Cotillon II de dormir : — elle l'a donc avoué à son mari ; — le fait avoué, le mari s'est mis en quête d'un directeur débonnaire. — Ici se présente un peu la contre-épreuve de l'histoire du danseur : — il fallait un artiste pour directeur, — c'est un contrôleur que l'on prit. — Donc, le directeur trouvé, — Cotillon II s'est mis à l'œuvre. — Le triumvirat directorial, — dont une femme, — s'est donc partagé ainsi l'empire du théâtre : l'un donne son nom à la direction ; — l'autre, comme homme de loi, s'occupe de tout ce qui regarde les affaires sur papier timbré, — et sa besogne n'est pas la moins rude ; — quant à Cotillon II, c'est l'âme et la pensée de nos deux théâtres : à elle la direction suprême de l'art et des artistes ! — Cotillon II compte déjà dix-huit mois de règne : — c'est peu sans doute pour sa gloire, — mais c'est bien long pour nos plaisirs !



DÉCIDÉMENT M. Laurasse, l'auteur du petit buste de M. Alexandre Billet, est un caricaturiste habile. La charge de M. Fonville, le paysagiste si connu à Lyon, obtient à l'heure qu'il est un succès véritable : succès de rire et succès d'artiste aussi, car l'exécution de ce plâtre égale pour le moins l'esprit qui a imaginé et créé. Tout le monde voudra avoir chez soi, sur sa cheminée ou sur un meuble, le peintre-voyageur, son bâton à la main, le sac sur le dos et à la pose

si originale, si grotesque, si spirituelle en un mot ; et nos réputations lyonnaises ont trouvé, pour leur plus grande popularité, un *Dantan* qui ne le cède en rien au Dantan parisien.



AMOURS ET INFORTUNES

D'UN

SUISSE DE CATHÉDRALE.

CHAPITRE II^e.



VUILLAMS OBBERSON demeurait immobile comme une statue, toujours accoudé sur la balustrade de pierres grises, noircies par le temps, de l'étroite terrasse de la vieille cathédrale.

Son œil humide de pleurs, fixé sur la grève aride, et sur les plans les plus reculés d'une plaine sablonneuse bordée de monts escarpés, semblait appeler avec tous les transports de son âme quelque apparition chérie, hélas ! vainement espérée et vainement attendue !

Déjà même la nuit approchait, et notre suisse absorbé dans sa sombre rêverie, oubliant tout, devoirs et dignité (car un suisse de cathédrale n'a-t-il donc pas, lui aussi, sa dignité d'homme ?), ne songeait guère à redescendre sur le parvis foulé par les vulgaires fidèles, lorsque le dernier coup du salut, — ou de tout autre office, — ce que j'ignore, — fut soudain sonné par le beffroi rouillé et quelque peu enrhumé de notre coquette et jolie cathédrale !

Alors comme un éclair de raison et de force morale vint dessiller les yeux de notre suisse infortuné, le suisse superbe de la métropole de St-Lazare ; et se frappant à deux reprises le front de la paume de sa main gauche... il s'écria en jetant un dernier regard d'adieu sur le fleuve bouillonnant, qu'argentaient les premiers rayons d'une lune éblouissante, il s'écria d'une voix entrecoupée par un douloureux soupir :

« Ah ! malheureuse femme !... ah ! trop malheureux époux !... »

A ce moment il lui sembla entendre plusieurs personnes rire, à ses pieds, au bas de la terrasse du clocher... c'est-à-dire au fond de l'abîme effrayant qu'il dominait de toute la hauteur de ses angoisses et de ses alarmes conjugales !

« Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !... »

Firent encore plusieurs voix railleuses d'écoliers qui jouaient sur la place St-Lazare, au-dessous de la terrasse de la vieille église.

Et Vuillams Obberson, le pieux et docile suisse de notre petite cathédrale, cet homme de résignation et de crédulité naïves, sentit tout-à-coup le frisson de la fièvre et de l'effroi sillonner ses membres engourdis que couvrait une sueur froide.

« Ah ! mon Dieu ! serais-je... comme tant d'autres... ? »

Pensa le pauvre Vuillams Obberson, éperdu et hors de lui.

Et l'idée de se précipiter au bas de la terrasse, et de se briser le crâne sur le pavé, vint dominer toutes ses pensées... ; de même que celle de jouer son bijou le plus précieux, l'alliance de sa mère, ou sa montre de première communion, s'empare aussi d'un joueur malheureux !

« Qu'est-ce donc, en effet, que la vie ? »

Se dit Vuillams Obberson, en mesurant d'un regard effaré les deux cents pieds qui le séparaient de la terre...

Et il crut entendre une voix ricaner à ses oreilles, en lui criant :

« Qu'est-ce donc aussi que la vertu ? »

En ce moment le dernier coup de cloche sonna, et Vuillams Obberson, brusquement arraché à sa triste rêverie, s'écria plus douloureusement, en jetant un dernier et furtif regard d'adieu au Rhône rapide et au pont suspendu, tous les deux déserts ; il s'écria, le pauvre homme, en s'éloignant d'un pas incertain :

« Ah ! Louise, ah ! Louise ! Louise, ma bonne Louise !... où donc « êtes-vous, et que faites-vous ? »

Puis Vuillams Obberson descendit quatre à quatre les escaliers tournants de la petite tour de sa chère cathédrale ; et lorsqu'il entra dans la sacristie, le bedeau, d'un air renfrogné, vint à lui en disant :

« Allons donc, M. Obberson, allons donc... Jamais vous ne « vous êtes fait tant attendre ; et cela produit le plus mauvais effet... »

« Ah ! Louise... Louise ! que faites-vous donc ? »

Murmurait, tout en ajustant son large baudrier et en reprenant sa hallebarde, Vuillams Obberson, l'infortuné suisse de la jolie métropole de St-Lazare, ce soir-là toute illuminée et pompeusement parée !...

CHAPITRE III^e.



QUAND le salut fut fini, quand les dernières oraisons furent psalmodiées, lorsque des flots d'encens obscurcissaient encore la nef, et avant même que les premiers cierges eussent été éteints par la main prévoyante et économe du sacristain, Vuillams Obberson, le suisse de St-Lazare, dont l'anxiété et les alarmes croissaient sans cesse, eut bientôt déposé sa hallebarde, et son chapeau à plumes, et son baudrier étincelant,

et son épée respectable ; et peu d'instants après, vêtu en simple mortel, affublé d'une longue redingote brune, coiffé d'un chapeau de paille, semblable des pieds à la tête à un simple mortel comme vous ou comme moi, il se rendit, la jalousie et l'anxiété dans le cœur, vers la petite masure recouverte d'ardoise, qui servait de demeure au concierge du pont suspendu.

Or, il faut bien que le lecteur sache que Vuillams Obberson avait ses raisons, et d'excellentes raisons même, pour se rendre tout d'abord chez le vieux Dovertau, ancien gendarme impérial et royal, maintenant le concierge, aux appointements fixes, d'un des plus jolis ponts suspendus qui décorent ou entravent le Rhône... ; lequel concierge (et pourquoi taire un pareil secret ?) n'était rien moins que le père, très majeur et très légitime, de Marie-Anne-Louise, épouse légitime aussi et majeure depuis quelques années, du susdit Vuillams Obberson, notre pauvre suisse jaloux et presque trompé.

Si nous suivons sans désemparer ce dernier, nous le verrons, traversant à grands pas les boulevards encore très fréquentés de la petite ville, et se dirigeant dans sa course indécise, courbé sous les plus sombres pensées, vers la petite cabane de bois qui servait d'habitation d'été et d'hiver à son vénérable beau-père, l'ex-gendarme Dovertau.

« Eh bien ! père Jacot ? »

C'était là le surnom populaire du vieux Dovertau, l'ex-gendarme, concierge.

« Eh bien ! beau-père, n'avez-vous pas vu Louise?... Depuis ce matin nous ne savons pas, à la maison, ce qu'elle est devenue. »

Ainsi parla d'une voix pleine de trouble et d'inquiétude le pauvre Vuillams Obberson, qui, les bras croisés, s'était arrêté devant son beau-père tranquillement occupé à achever de fumer au moins sa trentième pipe de la journée !

Ce dernier, sans quitter sa pipe de la bouche, et sans interrompre le moins du monde la pacifique et intime jouissance qui l'absorbait tout entier, sembla d'abord se recueillir un moment ; puis fixant son œil fauve et scrutateur sur son infortuné gendre le suisse de St-Lazare, il lui répondit de sa voix rauque et d'un ton de mauvaise humeur qui lui était habituelle :

« Eh ! qu'as-tu fait toi-même de ta femme, imbécile que tu es ? n'ai-je donc pas assez, moi, de garder mon pont ? »

« Au fait, vous avez peut-être bien raison, beau-père ! »

Fit d'un air attéré et contrit le pauvre Vuillams Obberson, de plus en plus accablé par ses soupçons et sa jalousie.

Et, tout en fumant, le père Jacot Dovertau reprit d'un air très insouciant :

« Louise ! ma fille, ta femme ! et que diable veux-tu que je te dise, moi ? Il a bien passé tout à l'heure devant moi quelques jeunes flambards de la ville... que leurs jolies biches sont sans doute allées par eau attendre de l'autre côté... : d'ailleurs, avec ces longs voiles et ces grands châles... on pourrait très bien se tromper de ça. »

Puis, après avoir réfléchi un instant, le vieux père Dovertau reprit en forçant sa voix :

« Bah ! bah ! bah !... la voix du sang ne me tromperait pas... ; je te dis, une fois pour toutes, que je n'ai pas vu ta femme, que je ne sais pas où est ta Louise... Après tout, c'est un peu plaisant que tu ne saches pas mieux que ça gouverner ton ménage, et ton épouse à toi !... Louise est ta femme, elle est majeure, sa conduite ne me regarde plus ; qu'elle fasse ce qu'elle voudra, je m'en lave les mains... , entends-tu bien ?... »

Le père Jacot baissa la voix en prononçant ces dernières paroles ; car au même instant plusieurs jeunes gens, que suivaient quatre ou cinq jeunes filles portant bonnets et tabliers de modistes, passèrent devant son bureau ; et tout en rendant de la monnaie au plus âgé des jeunes promeneurs, il répéta après lui, avec affectation et de son ton le plus solennel :

« Pour huit... mon bourgeois... , c'est payé ! »

« Ah ! Louise !... Louise ! Louise ! murmura, d'une voix entrecoupée par le trouble et les angoisses poignantes de la jalousie, le pauvre suisse de St-Lazare !

« Allons, allons, laisse-moi un peu la paix, et va-t-en chercher ta femme chez toi, où elle t'attend, je gage, pour se coucher ! »

« Beau-père, je vais traverser le pont ! »

Fit Vuillams Obberson.

« Tu as raison, le grand air te fera du bien, à la tête surtout ; et puis passe toujours chez ta cousine Mariette Jolivet, la modiste de Vieux-Bourg. Je sais qu'elle a une corbeille de nocés à préparer pour dimanche... , et il se pourrait bien que ta Louise fût allée voir tout ça... Car, au fait, ces femmes, avec quelques brins de dentelle, quelques colifichets, des bijoux, et un peu de vanité, on les mène bien loin parfois. »

« Merci, père Jacot, grand merci ! » repartit tristement le pauvre Vuillams Obberson. Et il s'éloigna en se disant tout haut, sans trop songer à ce qu'il allait faire :

« Je m'en vais toujours voir. »

A ce moment plusieurs barques pavoisées passèrent à toutes rames sous le pont, enveloppées et comme protégées par la mystérieuse obscurité d'une belle nuit d'automne : de bruyants éclats de rire et plusieurs voix joyeuses de jeunes femmes se firent entendre confusément, sur les flots bruissants et rapides ; et l'effroi, la fièvre et les soupçons firent chanceler de nouveau les jambes de l'infortuné suisse, à qui la folle gaité des belles promeneuses paraissait comme une cruelle raillerie de sa douleur, et il soupira avec encore plus d'amertume, tout en hâtant le pas sur le pont déserté :

« Ah ! ma Louise ! ma Louise, où donc êtes-vous ?... »

FIN DU CHAPITRE TROISIÈME.

(La suite au prochain numéro.)



Nouvelles diverses.



Il vient de se former à Paris une nouvelle Société artistique, dite Société des *Partitionistes*. Du rapprochement statistique fait entre le nombre des opéras nouveaux représentés à Paris, et le nombre bien plus grand des opéras composés dans le monde musical, est née la pensée de se livrer à l'étude des ouvrages non représentés : de là, la Société des *Partitionistes*, fondée par M. Lac. A la dernière réunion, on distinguait Mesd. Zimmermann, Gide, Koreff ; MM. Wartel, Ronzi, Balfe, Flotow, Barroilhet, baron Blein. On a lu le *Giuramento de Mercadante*, œuvre qui a paru d'un grand mérite sous le rapport de l'harmonie.

— On se rappelle sans doute les discussions orageuses qu'a soulevées la paternité littéraire si vivement contestée de la *Tour de Nesle*. M. Gaillardet en avait bien été reconnu l'auteur principal, et cela par de nombreuses attestations de témoins, et, de plus, par un jugement du tribunal de commerce de Paris ; on sait aussi que tout cela n'a pas empêché M. Alex. Dumas de faire imprimer la pièce dans ses œuvres complètes. L'affaire était assoupie cependant depuis près de sept ans, mais voilà qu'aujourd'hui elle recommence. La *Gazette des Théâtres* publie dans un de ses derniers numéros une longue lettre de M. Henri Gaillardet, au nom de son frère absent, pour répondre à M. Victor Herbin, qui expliquait naguère la décision de la Cour d'une manière toute favorable aux prétentions de M. Alex. Dumas.

— M. Auguste Désaugiers, le frère aîné du chansonnier-modèle, vient de mourir à Paris. Deux opéras de M. Auguste Désaugiers, *Sapho* et *Virginie*, furent représentés dans le temps avec succès à l'Académie royale de musique.

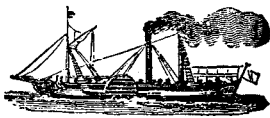
— Dérivis, de l'Académie royale de musique, de retour de Bordeaux d'où il vient de donner quelques représentations, vient de passer à Lyon, se rendant en Italie, où il séjournera quelque temps.

— Le Théâtre-Français vient de donner la première représentation de *Fallia*, tragédie en cinq actes, par M. de La Tour.

— Gontier, l'ancien acteur du théâtre du Gymnase, vient de mourir à Fontainebleau.

Le Rédacteur en chef, E. LAUGHER.

Compagnie du Sirius.



LE SIRIUS

Se rend à Avignon

EN DIX HEURES DE MARCHÉ.

Prix des Places :

VALENCE, AVIGNON ET BEAUCAIRE,

Premières 4 fr., Secondes 2 fr.

Part du quai de la Charité

A 5 HEURES DU MATIN.

Les bureaux sont quai Monsieur, 119.

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toute heure, dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis de la rue Thomassin. (85)

Au Parisien.

A. BERTOMÉ,

TAILLEUR DE PARIS,

Galerie de l'Argue, 70.

Magasin d'Habilllements confectionnés, Draperies et Nouveautés. — En 50 heures on livre un Habit commandé ; — en 10 heures un Pantalon ; — et en 8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots d'été pour hommes, à 7 fr. 95 c. (82)

GRANDE BAISSÉ DE PRIX.



AVIGNON en 10 heures de marche.

REMONTE en 30 heures.

Départ tous les jours à QUATRE heures du matin du port d'Ainay sur la Saône.

PRIX DES PLACES :

VALENCE, AVIGNON et BEAUCAIRE,

Premières, 4 f. — Secondes, 2 f.

Il y a à bord un restaurant bien tenu.

S'adresser à MM BONNARDEL frères et FOUR, propriétaires des superbes bateaux neufs

le Crocodile, le Marsouin, le Mistral, le Sirocco,

quai de l'Arsenal et rue Sala, 2, ou au capitaine, à bord du bateau. (81)